

Au-delà de cette indignation votre pensée n'est plus valable

David Dorais

Numéro 87, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2022). Compte rendu de [Au-delà de cette indignation votre pensée n'est plus valable]. *L'Inconvénient*, (87), 53–56.

Au-delà de cette indignation votre pensée n'est plus valable

ESSAI QUÉBÉCOIS

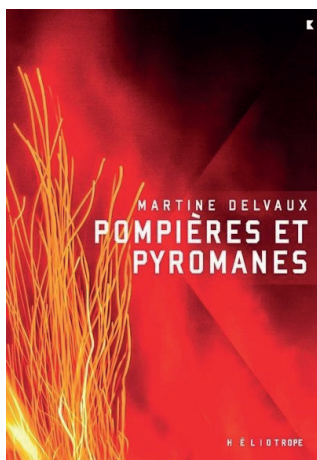
David Dorais

J'imagine ainsi la genèse de *Pompières et pyromanes* : Martine Delvaux éprouvant un amour profond pour sa fille de dix-huit ans (amour qu'elle exprime au long de son livre), elle a sympathisé avec la colère et le désespoir de celle-ci devant la catastrophe climatique annoncée. Colère et désespoir de sa fille, mais également d'une bonne partie de sa génération. Car on sait que ce que l'on nomme à présent l'« écoanxiété » est plus prononcé chez les jeunes ; ceux qui ont grandi dans la peur du nucléaire au cours de la guerre froide semblent en général moins affectés par les turbulences à venir (et qui ont même déjà commencé). Si Martine Delvaux, passé la cinquantaine, a senti l'urgence d'écrire sur la crise environnementale, on perçoit que c'est d'abord et avant tout dans un élan d'amour maternel, qui l'amène à embrasser la cause pour laquelle sa fille, ses amis et les gens de leur âge se battent, car ils ont le sentiment qu'il en va de leur survie.

Prise par ce désir de dénoncer ce qui menace la planète, Delvaux a opté pour la symbolique immémoriale du feu. L'essayiste couvre une foule de sujets, la plupart liés aux flammes : les grands feux de forêt de la Californie, les bûchers de sorcières, les actes d'immolation (tel celui de la poète québécoise Huguette Gaulin en 1972), les lucioles – mais aussi Jeanne d'Arc, les parfums, les

chevaux, les suffragettes... Les connaissances dont témoigne Delvaux sont vastes et précises. Son essai se présente comme un recueil de fragments dont les sujets s'entrelacent artistement : l'un apparaît, se maintient sur une page ou deux, disparaît pour laisser placer à d'autres, puis revient plus tard sous une forme un peu différente. L'ensemble est conçu comme une fugue, avec entrecroisement de motifs. Pour tout dire, le livre s'avère d'une lecture agréable. Le style vivant et accessible de l'auteure (qui sait éviter les facilités du registre familier) sert à merveille la variété des informations qu'elle offre et qui, au-delà de leur simple intérêt anecdotique, s'unissent pour former un propos clair et cohérent. Le symbole du feu éclaire ainsi tout l'ouvrage pour incarner trois valeurs primordiales : la destruction, l'indignation et l'amour.

L'incipit de *Pompières et pyromanes* m'a fait penser à celui, fameux, des *Rêveries du promeneur solitaire*. Comme on le sait, Jean-Jacques commence son livre avec une conclusion logique, aboutissement d'un raisonnement que le philosophe a mené en son for intérieur et dont il nous convie à constater, dès les premiers mots de son œuvre, le résultat indubitable, affirmé par la résonance de l'adverbe : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de



prochain, d'ami, de société que moi-même. » Delvaux commence pour sa part avec ces mots : « Et maintenant, comment faire ? Comment vivre quand vivre semble insensé ? » Le fait que le monde court à sa perte, que la catastrophe est sur nous, que l'horizon est bouché par un nuage opaque et toxique, que l'humanité est condamnée à souffrir et sans doute appelée à disparaître, tout cela est déjà certain. C'est réglé. Reste à savoir comment survivre. Et même, pourquoi survivre.

La destruction est partout présente dans ce dernier essai de Delvaux, ainsi que le désespoir qui naît dans son sillage. C'est une apocalypse réelle, aux proportions bibliques, que l'auteure envisage, et c'est à partir de celle-ci qu'elle décide d'écrire. L'une des références littéraires auxquelles elle revient est le dur roman *La route*. Tout, dans ce monde d'après la catastrophe imaginé par Cormac McCarthy, est gris et misérable. Dès le premier chapitre, le père regarde son fils dormir et se demande s'il ne devrait pas le tuer sans attendre, pour lui épargner la souffrance. Chez Martine Delvaux, le même type d'univers s'impose dans ses rêves. Elle relate plusieurs songes dans lesquels, avec sa fille, elle se trouve plongée dans une cacophonie de sirènes d'alarme et de cris de douleur, dans la fureur des flammes et la sécheresse des cendres. La violence du feu représente pour elle les ravages climatiques qui sont en train de nous supprimer, mais également ces autres dérèglements moraux dont nous sommes tout aussi coupables : les autodafés, l'Holocauste, l'impérialisme, l'intolérance, les oppressions, les purges. Le plus grand mérite, pour moi, du livre de Delvaux consiste à faire saisir au lecteur quelle vision du monde portent ceux pour qui l'environnement est un enjeu vital. On comprend mieux que, vivant dans un tel monde où une hécatombe se déroule déjà et jette dans la mort non seulement l'humanité, mais aussi les animaux, les arbres, la nature tout entière, ils manifestent une ferveur angoissée et militent pour un changement majeur.

L'indignation est d'ailleurs le deuxième signifié auquel renvoie le feu dans cet essai. Le feu symbolise la colère, la révolte devant les injustices et les maux dont nous sommes les premiers responsables. S'enflammer, c'est dire non à ce que l'on trouve inacceptable. Se lever, brandir le poing

et crier à tue-tête, au lieu de s'obstiner à rester passif. Poussé à bout, on rejette le laisser-aller qui veut nous convaincre que tout va bien. Ce sursaut de dégoût et de rage, Delvaux l'associe aux jeunes femmes : sa propre fille, Greta Thunberg, Jeanne d'Arc, Malala Yousafzai, et quantité d'autres adolescentes qu'elle nomme et qui, à la hauteur de leurs moyens, font la grève, manifestent, prennent la parole.

Comment ne pas être, nous aussi, en accord avec ces figures héroïques qui se battent pour terrasser l'infamie ? Comment ne pas avoir envie de monter avec elles aux barricades ? Et voilà où j'ai commencé à ressentir un malaise. Car il y a dans l'essai de Delvaux une bien-pensance impossible à rejeter (qui veut être contre la vertu ?), mais à laquelle on ne peut pas adhérer tout bonnement – à moins qu'on accepte de mettre de côté sa pensée critique et qu'on se lance à corps perdu, avec un rugissement d'enthousiasme, sans trop bien réfléchir, dans la foule qui déferle en scandant des slogans. Pour tout dire, cela fait immature.

Il y a là un romantisme que l'essayiste ne rejetterait sûrement pas, elle qui évoque avec nostalgie la période où, jeune femme, elle incarnait « celle qui voulait tout envoyer valser, qui refusait tout compromis et qui remettait en question, sans relâche, le monde des adultes sur le seuil duquel [elle se] tenai[t] et qui [lui] faisait déjà honte ». Avoir honte de devenir adulte – au lieu d'y voir une occasion de mieux comprendre le monde et de se connaître soi-même avec un peu plus de profondeur, au moins juste assez pour se méfier de ses propres élans, car on a fini par saisir, avec une certaine amertume, mais aussi avec la satisfaction qu'apporte une humble sagesse, que nos réactions impulsives et primaires n'étaient pas toujours les meilleurs guides –, c'est mettre de l'avant le modèle quasi religieux de l'enfant illuminé. Martine Delvaux rétorquerait possiblement : « Mais voyez les adultes qui dirigent le monde : quel modèle de sagesse offrent-ils, eux ? » On pourrait répondre : « Ce sont justement des gens qui ne sont pas devenus adultes. » Et ajouter : « Les jeunes que vous citez en exemple sont des gens qui, en retour, sont devenus adultes rapidement, peut-être même trop rapidement. »

Je me souviens quand, en 2010, le livre *Indignez-vous* de Stéphane Hessel a paru.

Jean-Marc
LIMOGES

Victor et moi

COLLECTION LIBERTÉ-ÉLAN
BORÉAL

S'il a connu un tel succès (quatre millions de ventes en un an), c'est qu'il donnait l'impression aux lecteurs de découvrir un nouveau mode d'engagement sociopolitique : l'indignation. À la même époque, le *Bye Bye 2011* caricaturait Amir Khadir en super-héros : Capitaine Solidaire ne possédait qu'un seul superpouvoir, celui d'être outré. Dix ans plus tard, le feu de l'indignation a quelque peu faibli. Il me semble qu'on en voit mieux les bornes. Car enfin, être fâché, ça ne mène pas bien loin. Ça n'est pas faire quelque chose, ni dire quoi que ce soit. On est juste fâché.

Il est vrai que l'indignation peut mener à un engagement réel, mais c'est justement là que se trouve une autre limite de l'essai de Martine Delvaux : il est orienté vers l'action. En exprimant un feu brûlant, il entend provoquer un sursaut de révolte. Mais une pensée qui veut pousser à l'action risque fort, comme celle-ci, d'être univoque. Quand on s'engage, c'est dans une direction ; peu de place pour une réflexion complexe. La ferveur de *Pompières et pyromanes* satisfera donc les activistes, mais décevra ceux qui cherchent des idées riches. Combattons les changements climatiques, le capitalisme a détruit la planète, les femmes ont été persécutées dans l'histoire... Rien là qui ne soit pas révoltant, mais rien non plus de bien nouveau. La colère alimente peu l'esprit. L'indignation est épidermique. Son domaine est l'émotion plus que le raisonnement, le brandissement de pancartes plus que l'approfondissement de la pensée. L'auteure cite d'ailleurs Édouard Louis, endossant son rejet de la plume au profit de l'épée : « Ce que je dis ne répond pas aux exigences de la littérature, mais à celles de la nécessité et de l'urgence. »

Enfin, le feu représente pour Delvaux l'amour, notamment envers sa fille. La passion qui brûle doit être entretenue, elle mène à la solidarité, à l'union, au dévouement et au sacrifice. Voilà une autre idée décevante de l'essai. Pas en raison de sa fausseté, mais à cause de sa banalité. Écrire contre l'amour serait nettement plus audacieux et stimulant. À quoi cela sert-il de louer l'amour quand personne n'est contre au départ ?

D'autant plus que Martine Delvaux témoigne d'une vision étroite du sentiment amoureux. Car aimer ceux qui nous ressemblent et qui pensent comme nous,

ce n'est pas une vertu, mais une manifestation de la nature humaine dans sa paresse native. Le vrai amour consiste à considérer comme digne de soin et de respect celui ou celle qui est autre que nous. Et l'essayiste ne semble pas prête à faire ce pas, elle qui pourtant ne se montre pas insensible aux gestes de noblesse. Elle cite l'exemple (effectivement admirable) de trente et une jeunes filles d'Hiroshima, aux visages et aux membres brûlés, qui ont envoyé une lettre à Claude Eatherly, pilote d'avion ayant participé au largage de la bombe atomique. Elles avaient appris qu'il était rongé de culpabilité et qu'il avait dû séjourner en hôpital psychiatrique. Elles ont voulu lui dire que lui aussi était, au même titre qu'elles, une victime qui méritait le soutien. Elles l'ont invité à les rejoindre dans leur lutte contre la guerre.

Je ne crois pas que je serais capable d'une telle grandeur d'âme, et visiblement je ne suis pas le seul. Martine Delvaux semble détester beaucoup de gens. À de nombreuses reprises dans son livre, on comprend que sa représentation du monde repose sur une opposition tranchée entre deux camps irréconciliables : soit vous êtes avec nous, soit...

Dans l'un des fragments, une longue énumération nomme tous ceux contre qui l'auteure écrit : les privilégiés, les apôtres du bien-être, les gentils qui se ferment les yeux face à la réalité, ceux qui empêchent les autres de parler, ceux qui refusent de voir les différences, etc. Ailleurs, ce sont « les gouvernements les plus obtus, les entreprises les plus polluantes, les banques qui se remplissent les poches ». Pour démontrer sa colère, l'essayiste recourt à l'insulte, parlant de « l'idiotie de ceux qui mènent le monde ». Elle recourt au rejet de ceux qu'elle méprise : « Chaque fois que vous brandissez devant nous le réchauffement climatique, c'est un coup que vous assenez aux climatosceptiques, aux cyniques, aux ignorant.es, aux inconscient.es ». Elle recourt à des images de déshumanisation : « [...] des loups, des chiens, des barbares qui n'ont plus accès à la raison et se contentent d'insulter ». La logique sous-jacente de la pensée de Delvaux, dans cet essai, semble être celle, pure et simple, des représailles. Elle cite une suffragette à qui on a demandé pourquoi elle faisait la guerre : « C'est la seule langue que les hommes sont capables de comprendre. »

Or, voir le « camp ennemi » comme un bloc monolithique, lui prêter des réflexes primaires et vouloir lui appliquer les procédés mêmes, immoraux et violents, qu'on lui reproche d'employer, je ne vois là rien qui se rapproche de l'amour tant célébré.

À ce stade, on ne s'étonnera peut-être pas que le livre se termine sur un geste dont l'inclusion n'est pas la marque première. L'auteure offre ainsi la suite du monde à « vous, jeunes filles lumineuses, jeunes femmes téméraires et courageuses », laissant tomber par la même occasion toutes les jeunes filles qui seraient éteintes et lâches, de même que l'entière des garçons.

•

Jean-Marc Limoges démontre lui aussi de l'indignation dans *Victor et moi*. Le sujet de son essai est l'éducation. Ce qui révolte l'auteur ? L'école québécoise, précisément la transmission de la littérature au collégial. Les professeurs ne dispenseraient qu'« un enseignement terne, fade, morne, dépourvu de joie et de plaisir, un enseignement reposant sur l'humiliation et la punition – la “correction” –, un enseignement qui nous prépare à tout sauf à penser, à développer notre sens critique, à exercer notre jugement et à remettre en question les structures mêmes qui le permettent ». De même, Victor Hugo en son temps s'élevait contre les maîtres confits en médiocrité, qui faisaient recopier des odes d'Horace pour punir leurs élèves plutôt que pour les éveiller aux beautés de la langue et de la pensée.

Quel serait le remède ? Il faut que les professeurs (comme Jean-Marc Limoges lui-même) soient des éveilleurs de conscience, des tribuns capables d'animer une classe par leur seul discours, des êtres brûlant d'un feu sacré, qui transmettront aux étudiants leur passion indéfectible pour les grandes œuvres. Ils auront également une haute vision de leur sacerdoce. L'essayiste relate une belle anecdote à propos du théologien médiéval Raymond Lulle. Tandis qu'il passait près d'un site en construction, Lulle aurait demandé à un ouvrier ce qu'il faisait. « Je taille des pierres », lui aurait répondu le prudhomme. Quelques pas plus loin, il pose la même question à un autre ouvrier, dont la réponse est cette fois : « Je construis une cathédrale. »

On ne peut dénier à l'essayiste un solide savoir littéraire et stylistique, une maîtrise de la prose dont il fait la preuve en employant le subjonctif imparfait, et même un humour assumé. Fin connaisseur des tropes, il éprouve une inclination spéciale pour les zeugmes. Voyez : « mon père était manuel et n'en avait jamais ouvert un » ; « il dut prendre sa retraite et des traitements » ; « j'ai cuisiné des plats, lavé des voitures, essuyé des refus ».

L'humour se situe aussi à un autre niveau, plus subtil mais plus étendu. En fait, le lecteur se demande si le livre entier doit être pris au pied de la lettre, ou compris au second degré. Car l'auteur est héros de son œuvre et il se met en scène sous les traits d'un personnage flaubertien un peu ridicule, sorte de Bouvard (ou de Pécuchet) de l'enseignement collégial. Notre bonhomme est allé jusqu'au doctorat en lettres, mais il n'arrive jamais à se faire embaucher dans quelque établissement que ce soit. Un long chapitre le montre qui se met magistralement les pieds dans les plats lors d'une entrevue pour un poste que (encore une fois) il n'obtiendra pas. Vivant d'expédients, n'ayant pour ainsi dire jamais accès à une classe, il se décrit comme un grand pédagogue sans égal.

Les épisodes racontés s'avèrent si caricaturaux qu'on se demande si l'auteur se prend au sérieux. Dans une saynète où il est aux prises avec d'anciens camarades de classe, lors d'une discussion à propos du rôle du professeur, il apparaît commodément spirituel, inspiré, bien en verve, tandis que ses interlocuteurs ne sont que de pauvres ignorants hautains. Ailleurs, se dépeignant en train d'expliquer en long l'axe syntagmatique et en large l'axe paradigmatique, il décrit ainsi le résultat de sa péroraison : « Le groupe jubilait. Il ne me restait plus qu'à leur [sic] lire n'importe quel extrait de n'importe quel texte pour que les émotions naissent, que les échanges explosent, que les orgasmes s'atteignent. »

Limoges porte sans nul doute une noble vision de l'éducation. Mais il semble également avoir une conception élevée de sa propre personne. Et par crainte d'être trop affligé, je préfère voir dans son essai une veine rabelaisienne qui l'amène de manière culottée à se mettre lui-même en scène dans le but de brocarder les Jobelin Bridé de cégep, ces maîtres outrecuidants, enflés de prétention, qui répandent leur encens dans des salles désertes et vitupèrent le travail de leurs confrères, pauvres imbéciles qui se contentent d'enseigner avec humilité, dans l'espoir non pas d'illuminer les étudiants, mais de dissiper juste un peu l'obscurité qui les entoure.

POMPIÈRES ET PYROMANES
Martine Delvaux
Héliotrope, coll. « K », 182 p.

VICTOR ET MOI
Jean-Marc Limoges
Boréal, coll. « Liberté grande », 147 p.